PIECES JUSTIFICATIVES.

PROCÈS-VERBAL de M. le Juge de Paix.

C E JOURD'HUI, huit septembre mil huit cent dix-sept, sur les sept heures du matin, nous, Antoine-Benoît-Théophile Dufaure-Decitres, juge de paix du canton de Montfaucon, département de la Haute-Loire, d'après l'avis qui nous a été donné par M. l'adjoint à la mairie de la commune de Dunières, portant que le sieur Jean Courbon, fils aîné, du lieu des Mazets, de cette commune, âgé d'environ trente-sept ans, venait d'être trouvé mort tout près des bâtimens du sieur Jacques Massardier, aubergiste audit Dunières, avec prière de nous transporter sur les lieux pour ordonner ce que de droit ;

Nous étant transporté de suite, avec notre greffier, vers le lieu indiqué, avons rencontré la personne dudit Courbon dans une position extraordinaire, ayant la tête courbée sur la poitrine, le bas du corps portant sur ses pieds, de manière à ne pas toucher terre, tellement que tout le poids du corps portait sur le cou, la tête étant reployée, ce que la nature du terrain pourrait peut-être expliquer, ledit Courbon étant tombé dans une espèce de fossé adhérent aux bâtimens dudit Massardier, formant un quarré équilatéral d'un diamètre d'environ quatre pieds sur deux et demi de hauteur. N'ayant à notre disposition aucune personne de l'art, avons ordonné au nommé Duclos-Clocheron de chercher à donner au corps dudit Courbon une position plus naturelle, ce qu'il a fait sans aucun succès. La figure, qui était courbée contre terre, nous ayant paru hideuse et décomposée, les membres généralement roides ; *cependant un reste de chaleur* nous ayant donné encore quelques *espérances*, on a *cherché à réveiller ses sens* à l'aide d'eaux spiritueuses introduites par le nez et par la bouche, et dont la tête lui a été lavée, ce qui a été encore inutile, ainsi que les autres soins qu'ont commandé sa malheureuse position.

Désespérant de le ramener à la vie, nous avons ordonné que son corps serait déposé dans le clocher dudit Dunières, en attendant l'arrivée de M. le docteur Thomas, de Saint-Didier, appelé en remplacement de M. Bergeron, absent, qui avait été prévenu depuis environ

deux heures, lequel étant survenu peu de momens après, nous a rapporté que, d'après l'inspection du cadavre, et les recherches intérieures qu'il a pu y faire, on doit croire que ledit *Jean Courbon est décédé de mort naturelle*, à la suite d'*excès de vin*, ce qui a provoqué une *attaque d'apoplexie*, qui a été reconnue par l'ouverture du cadavre, qui a présenté les *sinus gorgés de sang*, ce que l'on verra plus en détail dans le rapport écrit de M. le docteur.

Désirant cependant savoir *si la voix* publique était en *concordance* avec la manière de voir de M. le docteur, et si elle ne désignait personne comme auteur, fauteur et complice de la fin malheureuse dudit Courbon, avons appris qu'elle disait que le décédé était généralement aimé de tous ceux qui l'approchaient, et que le malheureux état où il avait été trouvé était *la suite d'un excès de vin*, où il s'était livré dans le jour avec *quelques amis*, ce qui nous a *paru prouvé* par l'état du cadavre, qui a jeté du vin sur ses habits, et qui d'*ailleurs était* souvent en état d'ivresse.

Voulant cependant établir jusqu'à l'évidence, le genre de mort dudit Courbon, avons fait comparaître devant nous Pierre Sellier, chaudronnier ambulante, âgé d'environ quarante-cinq ans, domicilié à Marsenat, arrondissement de Murat, département du Cantal, lequel nous a déclaré que ce jour d'hui, vers les cinq heures du matin, sortant de la grange de Massardier, de Dunières, où il avait couché, ses yeux avaient rencontré un homme qui lui avait paru dans une position extraordinaire, ce qui lui avait fait dire à Claude Roche, beau-frère dudit Massardier : Cet homme est peut-être malade; appelons-le; ce qu'il avait fait, en disant plusieurs fois : *Camarade ! camarade !* en répétant ces mots d'une voix très-forte; mais que ne recevant aucune réponse, ils avaient pensé qu'il était mort. Etant rentré de suite dans la maison de Massardier, il l'avait engagé à en prévenir l'adjoint de la commune; que M. Dignonnet, adjoint, étant arrivé, avait reconnu ledit cadavre pour être celui de Jean Courbon, fils aîné, du lieu des Mazets. Les signes de mort lui ayant paru évidens, ledit adjoint avait ordonné que l'individu ne fût pas touché, et que le juge de paix fût prévenu, pour ordonner ce que de droit.

Demandé audit Sellier s'il n'est pas porteur de papiers qui établissent sa moralité, nous a répondu en nous présentant un passe-port en bonne forme.

A lui demandé s'il n'a entendu crier ni gémir dans la nuit , a répondu que non.

Demandé s'il a à sa connaissance quelque indice sur la cause de la mort de l'individu dont est question , a répondu que non , lequel a affirmé par serment. Lecture à lui faite de sa déclaration , a dit icelle contenir vérité , y persister , et a déclaré ne savoir signer , de ce requis.

Avons aussi fait appeler les nommés Jean Duclos , clocheron , Claude Roche et Jacques Massardier , son gendre , le premier commis à la garde du cadavre par M. l'adjoint , et les seconds habitant la maison près laquelle ledit Courbon a été trouvé , lesquels entendus se sont accordés à dire ce qui est rapporté par le nommé Sellier , assurant , les uns et les autres , que la mort dudit Courbon ne peut être attribuée qu'à un excès de vin , désignant *Pierre Courbon* , frère du décédé , comme étant la dernière personne qui l'ait approché vers les neuf heures du soir de la journée du sept septembre , lequel avait fait des efforts inutiles pour le ramener avec lui dans son domicile ;

Ajoutant encore que Courbon avait bu avec Mathieu Tavernier , domicilié à Jonzieux , envers lequel il s'était libéré de certaine somme , et avait reçu dudit Tavernier son billet relatif à sa créance ; qu'il l'avait déchiré en présence de Louis Rispal , de Dunières , et de Jacques Galland , de Maletaverne ; qu'il avait remis les morceaux dudit billet dans sa poche , que nous avons fait inutilement chercher par le sieur Duclos , qui n'a trouvé dans les habits du décédé qu'un sac de toile contenant trente-trois francs quatre-vingts centimes , un couteau et une clef , que nous avons remis aux parens dudit Courbon.

Ces renseignemens nous ayant paru suffisamment prouver le genre de mort , et notre zèle à le constater , avons ordonné que le corps dudit Courbon serait remis à sa famille , pour recevoir les honneurs de la sépulture dus à sa mémoire , ayant été dans sa trop courte vie le soutien des malheureux indigens , sur-tout dans l'année calamiteuse d'où nous sortons.

De tout quoi nous avons fait et clos le présent procès-verbal , pour être envoyé à M. le procureur du Roi près le tribunal civil de première instance séant à Yssingeaux , que nous avons signé à toutes les pages , avec le greffier de Dunières , les jour et an susdits. Signé DUBAURE DE CITRES , juge de paix , et BONNET , greffier.

RAPPORT de M. Thomas, médecin.

Nous soussigné, médecin, habitant la ville de Saint-Didier-la-Séauve, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Yssingeaux, en vertu d'un réquisitoire en date de ce jour, de M. le juge de paix du canton de Montfaucon, nous sommes transporté au bourg de Dunières, canton de Montfaucon, pour constater le genre de mort du sieur Jean Courbon, des Mazets, commune de Dunières.

Après nous être assuré de sa mort, avons procédé à l'autopsie cadavérique. La surface externe nous a démontré les caractères suivans : Constitution athlétique, épaules larges, cou court, tête grosse (causes prédisposantes à l'apoplexie), figure livide, vaisseaux de la tunique albuginée, les deux yeux injectés, langue gonflée, regorgement par la bouche d'un mélange de liqueurs fermentées. N'y ayant trouvé d'autres indices de mort violente, avons fait l'ouverture de diverses cavités, 1^o de la tête, dont les vaisseaux qui abreuvent son intérieur gorgés de sang, sans altération de la substance de l'organe encéphalique, ni épanchement; 2^o de la cavité thorachique, dont nous avons reconnu les viscères dans l'état sain; 3^o la cavité pelvienne ou abdominale ouverte, avons trouvé l'estomac contenant une assez grande quantité de liqueurs fermentées, sain d'ailleurs, ainsi que ses autres viscères y contenus. D'après l'énoncé ci-dessus, on doit rapporter la mort du sujet à une attaque d'apoplexie, dont il était menacé par sa forte constitution, et dont l'intempérance sans cesse répétée a été la cause efficiente, en déterminant au cerveau une plus grande affluence de sang, ce qui a produit à cet organe un colaps dont s'en est suivi la mort.

En foi de quoi nous avons dressé le présent, à Dunières, le huit septembre mil huit cent dix-sept. Signé THOMAS.

EXTRAIT du rapport à M. le Procureur du Roi.

Monsieur, dans la journée du huit septembre mil huit cent dix-sept, j'ai constaté par un procès-verbal la mort du sieur Jean Courbon, trouvé sans vie vers le point du jour du huit, près la maison de Jacques Massardier, aubergiste du bourg de Dunières. Cette pièce a dû vous tranquilliser sur le genre de mort de cet individu; et le rapport du docteur Thomas a sans doute achevé d'éloigner de votre pensée tout

soupçon de *mort violente* ; c'était aussi, Monsieur, mon intime croyance et celle *de tout ce qui m'entoura dans le cours de cette malheureuse journée* : le dire du chirurgien acheva d'éloigner tous les doutes de ma conscience. Cette manière de voir était d'ailleurs justifiée par l'état du cadavre, *qui ne présentait pas même une légère égratignure, et par l'état des vêtements nullement en désordre.*

L'intérieur du corps, étudié avec soin, n'ayant offert qu'un engorgement vers les vaisseaux qui aboutissent au cerveau, tout concourut à persuader que l'excès du vin avait déterminé une attaque d'apoplexie.

Ce fut le jugement général. Une seule chose cependant embarrassait et présentait quelques observations à faire : c'était la position du cadavre, trouvé dans une attitude très-extraordinaire, n'étant appuyé que sur la nuque, les pieds et un genou. On se demandait comment était-il arrivé que, dans les angoisses de la mort, ce corps ne se fût pas rapproché de la terre. On croyait que la nature, en succombant, devait laisser l'individu dans un tel état de débilité, qu'il eût dû se jeter vers la droite ou vers la gauche. On pensait que Courbon, venant du midi et faisant la culbute dans la fosse où il a été trouvé, devait heurter vers le mur opposé, et non avoir le corps tourné au sud. On devait s'attendre aussi à voir sa tête mutilée par le mur, et le chapeau éloigné de sa place, et non sur la figure, qu'il couvrait entièrement. Enfin on devait croire que Courbon, étant tombé du lieu où on a trouvé ses pieds, devait avoir une partie du corps hors du creux où il était ; mais ces réflexions s'effacèrent promptement, et on crut qu'il n'y avait rien de tragique dans la mort de Jean Courbon, et son corps fut livré à sa famille.

682 122

MÉMOIRE MÉDICO-LÉGAL,

PAR ADOLPHE RICHOND, *du Puy (Haute-Loire), sous-aide-major à l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg, maintenant nommé chirurgien à l'hôpital du Val-de-Grâce, à Paris, ex-élève interne des hôpitaux civils et de l'école-pratique de la même ville, sur le genre de mort de JEAN COURBON, de la commune de Dunières, département de la Haute-Loire.*

Ce Mémoire EST APPROUVÉ,

- 1° *Par M. E. FODÉRÉ, professeur de médecine légale et de maladies épidémiques à la faculté de médecine de Strasbourg, membre de l'académie de médecine, etc. etc. etc.;*
- 2° *Par M. CAIZERGUES, professeur de médecine légale à la faculté de Montpellier, etc. etc.;*
- 3° *Par M. C. C. N. MARC, membre titulaire de l'académie royale de médecine, médecin de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans, membre du conseil de salubrité, directeur du secours aux noyés et asphixiés, médecin juré-expert près la Cour royale du département de la Seine;*
- 4° *Et enfin par M. J. AUG. LUCAS, membre titulaire de l'académie royale de médecine, chevalier des Ordres de Saint-Michel et de la Légion d'honneur, premier médecin de Son A. R. MADAME, Duchesse d'Angoulême, inspecteur des eaux minérales de Vichy.*

L'AMOUR du merveilleux, ou le désir de trouver des coupables ne fait que trop souvent voir des faits extraordinaires dans les événemens les plus simples. Cependant, ô vous, magistrats commis pour la première instruction des procédures criminelles; et vous, médecins, vous ne devez pas ignorer que l'esprit de prévention tient une première place parmi les faiblesses humaines!

FODÉRÉ,

APRÈS avoir lu attentivement les différentes pièces relatives à l'affaire de Courbon, je n'ai pas hésité à prendre la plume, bien persuadé que je défendais l'innocence, et que c'était rendre un service

683 222

aux juges, à l'humanité entière, que de faire ressortir dans cette circonstance l'énormité de l'erreur que l'on a commise en jugeant légèrement de malheureux pères de famille. En effet, le jugement qui a été porté contre eux repose sur des hypothèses gratuites, qu'il me sera facile de renverser, et qui n'auraient jamais dû servir de base à la condamnation des accusés. En procédure criminelle, il faut, pour pouvoir condamner un individu, qu'il y ait un corps de délit bien manifeste, et ce n'est pas sur des probabilités, des demi-preuves, qu'on s'expose à flétrir et à rayer de la société des personnes innocentes. Je dis innocentes; car il ne peut y avoir de coupables, dès qu'il est démontré qu'il n'y a pas eu de délit; et c'est là le point qu'il me sera facile de rendre aussi clair que le jour.

D'après le procès-verbal de M. le juge de paix de Montfaucon, il conste que Jean Courbon, âgé de trente-sept ans, fut trouvé mort, le 8 septembre 1817, dans un fossé attenant aux bâtimens du sieur Massardier; que la position était telle, que la tête était courbée sur la poitrine, le bas du corps portant sur les pieds et un genou, de manière à ne pas toucher terre, tellement que le poids du corps reposait sur le cou. La nature du terrain, y est-il dit, pourrait peut-être expliquer cette position bizarre; les habits étaient en bon ordre, la coiffure nullement dérangée, le chapeau placé sur la figure. Il existait un état de roideur remarquable, et un reste de chaleur tel, que des soins furent prodigués au malheureux : du vin fut trouvé répandu sur ses habits. L'enquête faite par M. le juge de paix, sur les habitudes et les mœurs de Courbon, lui apprit qu'il était enclin à l'ivrognerie, et qu'il commettait presque journellement des excès de boissons alcooliques; que d'ailleurs il était fort aimé dans le pays, et n'avait pas d'ennemis connus.

M. le docteur Thomas, appelé pour examiner le cadavre de Courbon, dit que celui-ci était d'une constitution athlétique; qu'il avait les épaules larges, le cou court, la tête grosse, la figure livide, les yeux injectés, la langue gonflée; qu'il y avait un regorgement, par la bouche, de liqueurs fermentées : le corps ne présentait d'ailleurs aucune trace de violence extérieure. La tête, ouverte, lui offrit les vaisseaux qui abreuvent l'intérieur du crâne gorgés de sang, sans altération de l'organe encéphalique, ni épanchement. Les organes contenus dans la poitrine lui parurent très-sains; enfin l'ouverture de la cavité abdo-

minale ne lui fit trouver aucune altération. D'après tous ces faits; M. Thomas en conclut, avec beaucoup de raison, que Courbon était mort apoplectique; et tous les phénomènes mentionnés dans son rapport appartiennent réellement à cette affection.

Or, d'après les faits énoncés dans les procès-verbaux, pouvait-il être intenté une accusation contre Galland, Rispal et Tavernier? Le rapport du médecin ne devait-il pas être pris en considération? Les faits sur lesquels est basée la condamnation étaient-ils prouvés? Avait-on fait exhumer le cadavre? Avait-on suivi le conseil de M. Bergeron, qui dit qu'après trois mois il aurait pu encore reconnaître la luxation? Telles sont les questions que l'on serait en droit de faire, et auxquelles on ne pourrait pas répondre d'une manière satisfaisante.....

Mais, puisque l'erreur a été commise, il importe de la rectifier, et pour cela de prouver, 1° que Courbon est mort apoplectique; 2° qu'il n'y a pas eu de luxation; 3° qu'eût-elle existé, elle ne prouvait pas un meurtre; 4° que la position n'avait rien de si extraordinaire, qu'on ne puisse bien l'expliquer; 5° enfin que la strangulation, la suffocation ne peuvent avoir eu lieu.

Après avoir démontré ces différentes propositions, il me semble qu'il sera prouvé que la mort de Courbon a été naturelle, qu'il n'y a eu aucune violence extérieure, et que par conséquent les accusés sont innocens.

1° Il sera démontré que Courbon est mort apoplectique, si on a reconnu en lui toutes les causes prédisposantes à cette affection, et si sur le cadavre on a trouvé toutes les lésions propres à la caractériser, et rien autre que ces lésions. Or, le fait est tel, et il sera facile de s'en convaincre, si on consulte les auteurs qui ont écrit sur cette maladie. C'est ainsi qu'*Hoffman, Albinus, Pinet, M. Fodéré, Portal, Tullier, Vinttovi*, et tous les auteurs le plus justement recommandables, placent au rang des causes prédisposantes, *la constitution robuste, le cou court, les épaules larges, le régime succulent, etc.*, et que tous insistent principalement sur les *excès de boissons alcooliques*. L'ivresse en effet entretient l'engorgement des vaisseaux cérébraux; elle a été comparée à une demi-apoplexie; et quand les individus qui se livrent à l'ivrognerie sont en outre doués de la constitution qu'on peut appeler apoplectique, il est ordinaire qu'ils finissent leur carrière en succombant à cette maladie. On pourra juger de l'importance qu'on doit donner à l'examen

des causés prédisposantes, en faisant attention aux soins qu'ont pris *Louis, Ambroise-Paré, Lancisi*, etc., de les mentionner dans les rapports qu'ils ont faits en justice, pour faire connaître le genre de mort auquel avaient succombé des personnes qu'on supposait assassinées. Les causes dans lesquelles ils ont été consultés ont trop de rapport avec celle qui nous occupe, pour que je ne les mentionne pas, et même n'en transcrive des passages entiers.

Mais avant tout, continuons l'examen de Courbon. Son cadavre ne présenta rien qui pût faire supposer une violence extérieure; l'autopsie, faite avec soin, ne fit reconnaître qu'une *injection de la face et des yeux, un engorgement de la langue, un regorgement de liqueurs fermentées, un engorgement des vaisseaux cérébraux, et tous les autres organes sains.*

Or, toutes ces lésions sont réellement celles qu'on doit rencontrer chez un apoplectique. Voici ce que dit à ce sujet l'auteur de l'article *mort*, au Dictionnaire des Sciences médicales :

« De toutes les causes de mort subite, la plus fréquente est l'apoplexie. Il est bien essentiel d'en connaître les caractères, quand, appelé près d'un cadavre, on doit constater le genre de mort auquel il a succombé; mais l'apoplexie laisse après elle des traces évidentes. On trouve souvent un épanchement sanguin dans le crâne, ou bien un engorgement des vaisseaux qui s'y trouvent; le visage est rouge, tuméfié, livide; la langue est gonflée, les yeux injectés, la bouche écumeuse ou contournée; la chaleur se conserve long-tems ». Or, ces phénomènes prennent plus de consistance, quand la personne morte jouissait de la constitution apoplectique.

Morgagny, dans son excellent ouvrage *De Causis et Sedibus morborum*, donne absolument les mêmes caractères. *M. Fodéré, Belloc* et tous les praticiens sont du même avis.

Il est facile de remarquer toute la parité qui existe entre les phénomènes observés chez Courbon, et ceux que tous les médecins rapportent à l'apoplexie. Aucune équivoque ne peut exister, aucun doute ne doit rester dans l'esprit; et il faudrait être bien prévenu, pour voir dans sa mort autre chose qu'une apoplexie, occasionnée par l'intempérance et l'ivresse, et à laquelle sa constitution l'avait prédisposé. La position que la chute lui fit prendre, en empêchant la libre circulation du sang venant de la tête, dut encore favoriser sa stase dans les vaisseaux

cérébraux, et toutes ces causes réunies firent éclater cette maladie qui termina en peu d'instans sa vie.

Dans le rapport du médecin, il n'y avait aucun fait, aucune circonstance qui pût donner lieu à l'instruction d'une procédure criminelle; et il me semble qu'on ne peut et qu'on ne doit jamais accuser des individus de meurtre, avant d'avoir trouvé au moins quelque lésion cadavérique qui puisse donner des soupçons et faire élever des doutes.

Mais rien ne prouve qu'ils fussent ici fondés. Aucune marque de violence extérieure n'a été reconnue; et il n'existait pas même *la plus légère égratignure* (dit M. le juge de paix). Et devait-on, dans un cas aussi important, recourir à des suppositions, à des hypothèses gratuites, à l'appui desquelles on n'appertait aucun fait? Non, sans doute; car eût-il existé des ecchymoses, des meurtrissures, des plaies même, cela ne suffisait pas pour faire naître l'idée d'un meurtre, puisqu'il y avait des faits suffisans pour faire reconnaître l'apoplexie.

La lecture des causes célèbres, dans lesquelles Louis et Lancisi ont rédigé des mémoires justificatifs des accusés, servira, je crois encore, à éclaircir le fait qui nous occupe.

PREMIER EXEMPLE. « *Chassagneux*, de Montbrison, fut un jour trouvé
« mort dans un chemin public, la face tournée contre terre. Les premières
« personnes qui le virent le mirent sur le dos. Le chirurgien, appelé
« pour constater son genre de mort, trouva une plaie contuse sur le nez,
« avec fracture des os propres, des ecchymoses sur le cou, sur les lombes;
« il trouva un engorgement considérable de la langue, et crut recou-
« naître que la plaie du nez avait fourni beaucoup de sang. Satisfait de
« ces signes, il se dispensa d'ouvrir le crâne, et en conclut qu'il y avait
« eu compression sur le cou, et que, réunie à l'hémorragie occasionnée
« par la plaie, elle avait pu occasionner une mort violente.

« La voix publique, qui appelle toujours une victime, accusa le fils
« et la belle-fille, qui furent condamnés au supplice des parricides.
« Appel au parlement, qui ne vit pas l'affaire aussi claire que les
« premiers juges, et posa au célèbre *Louis* les questions suivantes,
« savoir : 1° si le rapport du médecin avait été fait convenablement?
« 2° si des faits mentionnés on pouvait tirer des inductions défavorables
« aux accusés? Le professeur *Louis* répondit qu'il était de toute nullité.

« L'exposé des faits, dit cet homme illustre, établit que le sujet

« était d'une forte constitution ; qu'il était dans le moment échauffé par
 « l'ivresse, et par un violent accès de colère. Les vaisseaux cérébraux,
 « dit-il, sont toujours fort dilatés chez les personnes sujettes à l'ivresse
 « et à la colère ; ces deux causes avaient produit depuis long-tems. une
 « disposition habituelle, par laquelle, au moment de la chute, il se
 « sera fait un refoulement du sang dans les vaisseaux du cerveau, et
 « leur crevasse par la commotion de ce viscère.

« L'ouverture du crâne aurait infailliblement fait reconnaître l'épan-
 « chement ou l'engorgement des vaisseaux cérébraux, résultat de
 « l'apoplexie. *Le crime ne se présume pas*, ajoute-t-il ; il faut qu'il
 « soit prouvé ; et le médecin, chargé du rapport, a été bien imprudent ;
 « pour ne pas dire coupable, dans ses assertions hasardées. Il attribua
 « la plaie à la chute, et les ecchymoses à l'apoplexie ou à une exaltation
 « sanguine, faite sur le cadavre, comme cela arrive fréquemment ».
 Les accusés furent mis en liberté.

Il est facile de remarquer combien cette cause est analogue à celle
 qui nous occupe. Elles diffèrent pourtant l'une de l'autre, en ce que,
 dans la première, il pouvait y avoir des soupçons basés sur les lésions
 cadavériques, tandis que, dans la dernière, il n'aurait jamais dû s'en
 élever.

DEUXIÈME EXEMPLE. « La veuve *Montbailly*, de Saint-Omer, âgée
 « de soixante ans, d'un embonpoint extraordinaire, fort adonnée aux
 « liqueurs fortes, avec lesquelles elle s'enivrait journellement, fut un
 « jour trouvée morte dans sa chambre, sur un coffre à angles aigus. Le
 « chirurgien appelé observa des ecchymoses au bras droit, au bras gauche,
 « à la poitrine, à la gorge ; une plaie au-dessous du sourcil : les parties
 « internes furent trouvées dans l'état sain. Il en conclut que la dame
 « *Montbailly* avait reçu des coups, et était morte d'hémorragie. Son fils
 « et sa belle-fille, accusés d'assassinat, furent condamnés au supplice
 « de la roue. Le premier subit sa peine ; et on ne sursit à l'exécution
 « de la deuxième sentence, quo vu la grossesse de la belle-fille. Pendant
 « ce tems-là, appel fut fait au parlement, et le procès fut révisé. *Louis*,
 « consulté sur ce sujet, répondit que le rapport du médecin était de
 « toute nullité. Il se récria avec raison de ce que le chirurgien n'avait
 « pas fait mention, dans son rapport, de la constitution, des habitudes
 « de la personne supposée assassinée (chose essentielle) ; car, dit-il,
 « cette personne était adonnée au vin, et a pu mourir dans un état

688

« d'ivresse actuelle, ou dans un état d'apoplexie, dont l'habitude de
« s'enivrer est reconnue comme une des causes les plus fréquentes ». Il
attribua la plaie à la chute faite sur le coffre, les ecchymoses à l'apo-
plexie; et, eu égard à sa décision, la mémoire de Montbailly fut
réhabilitée; mais, hélas! le crime était consommé!.....

On voit ici qu'il y avait des lésions propres à faire naître des
soupçons, et que l'on n'avait pas trouvé le principal caractère de
l'apoplexie : l'engorgement des vaisseaux cérébraux. Cependant le
jugement fut cassé.

TROISIÈME EXEMPLE. « *Morgagny* rapporte l'exemple d'un homme
« âgé de cinquante-cinq ans, qui, reconduit dans un état d'ivresse, le
« soir du 16 janvier 1757, fut trouvé le surlendemain mort dans la
« ruelle de son lit. Ce savant professeur en fit la dissection, et trouva
« les vaisseaux de la pie-mère (enveloppe du cerveau) et le plexus
« choroïde excessivement gorgés. *Cet homme, qui s'enivrait souvent,*
« dit-il, *devait avoir les vaisseaux de l'intérieur du crâno très-dilatés,*
« ce qui est, ajoute-t-il, *une disposition à l'apoplexie, à laquelle il a*
« *succombé.* »

QUATRIÈME EXEMPLE. « *Lancisi* parle d'un homme replet, adonné
« au vin, qui mourut subitement; et il n'omet pas de parler, dans son
« rapport, ni de l'obésité, ni du penchant à l'ivrognerie du sujet,
« qu'il dit être elle-même un commencement d'apoplexie. »

Je pourrais citer encore bien des exemples, qui pourraient faire
ressortir davantage l'évidence du genre de mort auquel a succombé
Courbon; mais il paraît que la chose doit être maintenant bien claire;
et je crois pouvoir m'abstenir de nouvelles citations.

Je crois donc pouvoir conclure (en sûreté de conscience), de tous
les faits que j'ai rapportés et rapprochés entr'eux, 1° que Courbon
réunissait toutes les causes prédisposantes à l'apoplexie; 2° qu'il y a
réellement succombé; 3° enfin que l'accusation intentée contre Taver-
nier, et autres, n'est basée sur rien de positif, sur rien qui puisse
soutenir l'examen le plus léger.

Mais comme je ne veux laisser aucun doute sur l'affaire dont il
s'agit, que je veux prévenir toutes les suppositions qu'on pourrait faire,
je vais examiner successivement la position de Courbon, et les genres
de mort violente auxquels il pourrait avoir succombé.

1° La position de Courbon, à laquelle on paraît avoir attaché beau-

64400

coup d'importance, et qui paraît seule avoir donné lieu à des soupçons d'assassinat, ne méritait pas la moindre attention. En effet, qu'y a-t-il de si extraordinaire, que cet homme ivre, chancelant, revenant peut-être sur ses pas, se soit précipité tête première dans ce fossé? La tête se trouvant la partie la plus déclive, l'engorgement des vaisseaux cérébraux, déjà occasionné par l'ivresse, a été augmenté, et l'apoplexie s'en est suivie.....

Au moment de l'accident, Courbon dut tenter de se relever; mais comme la tête était pour ainsi dire enclavée, qu'elle portait contre le parois opposé du fossé, l'effort dut se propager aux extrémités. Or, comme l'a démontré le professeur Richerand, les muscles fléchisseurs étant plus nombreux et plus forts que les extenseurs, la contraction dut occasionner la flexion des genoux, leur rapprochement du tronc, qui ainsi sera resté en l'air. Telle est l'explication bien naturelle et bien simple de ce qui dut se passer dans ce moment fatal. La mort survenant au moment où les muscles étaient en contraction, le corps conserva la position qu'il avait au moment où l'apoplexie se manifesta, et l'équilibre fut conservé.

La mort par apoplexie, loin de s'accompagner de convulsions, d'agitations, comme le suppose M. le juge de paix, est extrêmement tranquille; elle s'opère sans douleurs et sans mouvemens. On ne doit pas trouver extraordinaire que le cadavre ne soit pas tombé d'un côté ou d'un autre. Ne connaît-on pas, en effet, toutes les positions bizarres que prennent les ivrognes dans les chutes qu'ils font, et qui occasionnent souvent leur mort? De ce qu'un fait est inexplicable, doit-on l'attribuer à une cause non naturelle? Non, sans doute. L'expérience démontre tous les jours que les phénomènes vitaux sont susceptibles d'un grand nombre de variations extraordinaires.

Mais je vais plus loin; je crois que c'est précisément parce que la position de Courbon était bizarre, parce que son corps ne s'est pas affaissé, qu'on devait en conclure qu'il n'y avait pas eu luxation. En effet, la luxation de la colonne vertébrale occasionne la compression ou l'altération de la moëlle épinière. Or, comme les membres, le tronc, etc., reçoivent leurs nerfs de cette partie, il doit en résulter indispensablement suspension des fonctions, et paralysie complète des membres; mais si cela eût été, les muscles ne pouvant se contracter, le corps n'eût pas pu être ainsi soutenu; de toute nécessité il se serait incliné d'un côté

ou d'un autre ; et par conséquent ces phénomènes manquant, l'idée de luxation devrait nécessairement s'évanouir. Mais je reviendrai encore sur cet article. Il serait bien plus difficile, je crois, de concevoir qu'un cadavre, obéissant à l'impulsion communiquée, pût prendre et conserver une position semblable : il est encore plus déraisonnable de supposer que des assassins la lui aient donnée après la mort. En effet, des meurtriers, à supposer qu'ils conservassent assez de sang-froid pour recourir à une pareille ruse, se seraient bien gardés de rester si long-tems près de leur victime, dans le voisinage d'une habitation. D'ailleurs, en supposant qu'ils eussent été assez raffinés dans le crime, quelle aurait pu être leur intention, sinon de faire croire à une mort naturelle ? Mais n'est-il pas évident que la position de Courbon, à raison de sa bizarrerie, devait éveiller l'attention des magistrats ? N'était-il pas plus simple de l'étendre tout de son long sur la voie publique ? N'aurait-on pas cru plus facilement à une mort naturelle ? D'ailleurs, le bon état des vêtemens, de la coiffure de Courbon, tout concourt à prouver qu'il s'est précipité de lui-même dans le fossé, et qu'il y est mort.

Que nous reste-t-il donc maintenant à faire, pour mettre au jour toute la vérité ?

Démontrer qu'il ne peut pas y avoir eu luxation, strangulation ni suffocation.

1^o La luxation de la colonne vertébrale paraît être le genre de mort auquel on suppose que Courbon a succombé ; mais sur quoi repose cette supposition ? L'a-t-on trouvée sur le cadavre ? a-t-on fait exhumer le corps ? avait-on enfin quelque fait qui pût y faire croire ? Non : l'idée de luxation était une pure hypothèse ; et c'est sur un fait semblable qu'est bâtie une condamnation !.....

Mais eût-elle été démontrée, M. le médecin l'eût-il parfaitement reconnue, eût-elle été accompagnée de toutes les lésions propres à cette affection, je dis et je démontrerai qu'on ne pouvait en tirer aucune induction défavorable aux accusés.

PREMIÈRE QUESTION. La luxation de la colonne vertébrale existait-elle ?

Non. L'union des pièces osseuses qui composent cette colonne est tellement fortifiée par des ligamens solides, que leur déplacement exige des efforts, des tractions considérables, sur-tout pour la produire par la flexion de la tête. Or, comment supposer que, pendant que le malheureux Courbon luttait avec ses meurtriers, ou du moins qu'il

faisait des efforts pour résister à leur violence, il n'ait éprouvé aucun désordre dans ses vêtemens, dans sa coiffure? Comment son chapeau n'a-t-il pas été éloigné? Ses cris n'auraient-ils pas été entendus des personnes qui couchaient dans la grange voisine? Des assassins eussent-ils choisi un pareil lieu pour la scène tragique?

Mais supposons que la luxation ait pu être opérée sans bruit et sans désordre, dans quel sens aurait-elle été produite? En avant, puisque la tête était fléchie sur la poitrine? mais cette luxation est des plus rares; elle ne se remarque guère que sur les jeunes enfans; elle ne peut s'opérer que par le déchirement ou le relâchement des ligamens odontoïdiens; et, dans ce cas, la tête, loin de rester fléchie et de ne pouvoir pas être ramenée à sa rectitude naturelle, peut de plus être portée fortement en arrière, comme le prouvent les observations d'*Antoine Petit* et *Bohn*. La luxation, dans ce sens, n'existait donc pas;

2° Celle par déplacement des apophyses articulaires, et qui s'opère plus aisément par un mouvement de torsion, n'existait pas encore. En effet, ici la tête est inclinée du côté opposé à la luxation, et ne peut pas être ramenée à sa rectitude naturelle, tandis que chez *Courbon* la tête était directement fléchie sur la poitrine;

3° Enfin la luxation de la colonne vertébrale, quelle qu'elle fût, ne pouvait pas exister; car, dans ce cas, il y aurait eu affaissement, renversement du corps, pour les raisons que j'ai déjà données; et, d'ailleurs, comme la circulation et les autres fonctions sont instantanément suspendues, il en résulte « que le cadavre présente une pâleur remarquable; « qu'il n'y a pas de bouffissure; que la face ni les membres ne sont injectés, et que l'engorgement cérébral ne se remarque pas ». (FODÉRÉ). (Je ne partage pas l'opinion de *M. Bergeron*, qui dit que la luxation peut avoir lieu avec les phénomènes de l'apoplexie).

Or, chez *Courbon*, il y avait engorgement des vaisseaux cérébraux, bouffissure, injection de la face, état de contraction des muscles; donc il n'est pas mort par suite d'une luxation.

Si, contre les expériences de *Legallois*, sur les principes de la vie, on veut supposer que le cœur, recevant des nerfs du cerveau, peut se contracter, tandis que les autres fonctions sont anéanties, il devrait en résulter engorgement des vaisseaux du poumon, et des cavités droites du cœur; et on voit que *Courbon* n'a pas présenté cet engorgement;

4° Mais *Courbon* fût-il réellement mort par suite de la luxation de

la colonne vertébrale (ce que j'ai prouvé n'être pas), je dis qu'on ne pourrait en tirer aucune induction contre les accusés.

En effet, d'une part, nous avons vu les difficultés qu'il y avait à opérer ces luxations par des efforts, et, de l'autre, nous allons voir que les chutes, les culbutes en sont les causes plus fréquentes. « M. *Delpech*, dans ses Œuvres Chirurgicales, dit que la luxation dont il s'agit peut quelquefois être le résultat de tractions, de torsions considérables, mais que de toutes les causes, les plus fréquentes étaient les chutes sur la nuque, la culbute. »

M. *Fodéré*, ce célèbre médecin légiste, dit, en parlant de la manière dont on doit faire les autopsies, « qu'il faut bien faire attention aux plaies, aux contusions, aux luxations de la colonne vertébrale; car ces accidens, dit-il, ne peuvent pas toujours être considérés comme une preuve d'attentat, vu qu'ils succèdent souvent à la chute, résultat d'une apoplexie. »

Ainsi, l'on voit qu'à supposer que la luxation eût été démontrée, elle ne prouvait rien, puisque Courbon pouvait se l'être occasionnée par sa chute; mais elle n'existait pas, comme je l'ai démontré; et certainement M. Thomas paraît être trop bon observateur, pour avoir laissé échapper une semblable altération, si elle eût existé. Ainsi, on ne pouvait rien conclure, d'après l'idée de luxation; et, eût-elle existé, on ne pouvait pas condamner les accusés.

Passons maintenant à la question relative à la strangulation.

DEUXIÈME QUESTION. La strangulation peut-elle avoir lieu, sans qu'il en reste des traces extérieures, et sans que les lésions cadavériques puissent en faire connaître l'existence? Telle est la question que je me suis proposé de résoudre, et à laquelle je réponds par la négative.

Il est impossible, dit M. le professeur *Fodéré*, que la vie soit enlevée, sans qu'une violence extérieure, exercée par les mains ou des lacs, ne laisse des traces d'ecchymoses et de lésions profondes. La partie sur laquelle la violence a été exercée se présente violette, rouge; il y a une dépression considérable, correspondant au corps comprimant; la peau est, comme l'observe *Ambroise-Paré*, ridée, excoriée. Or, là où on ne trouve aucune lésion extérieure, on ne peut pas supposer existence de strangulation. Mais outre ces phénomènes locaux, il est des caractères de lésions internes, qui font reconnaître ce genre de mort, ou plutôt qui fortifient les soupçons que peuvent faire naître les ecchymoses ou

dépression du cou. Ces phénomènes sont la couleur bleuâtre de la face ; les lèvres, les yeux livides, la teinte violacée de la peau, mais principalement l'engorgement considérable des vaisseaux pulmonaires et cérébraux.

« Les poumons sont, dans ce cas, dit M. Fodéré, gorgés de sang
« livide ; le poumon droit sur-tout en regorge ; les cellules pulmonaires
« sont distendues. »

« Ambroise-Paré dit, à ce sujet, que, si l'étranglement a lieu pen-
« dant la vie, la tête et la poitrine sont remplies de sang. »

Littre rapporte, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, en 1704, qu'une femme, qui fut étranglée par deux hommes qui lui serrèrent la gorge avec les mains, présenta à l'autopsie les poumons extrêmement distendus par l'air, et la membrane qui les enveloppe gorgée de sang.

Il est bien évident que si Courbon avait succombé à ce genre de mort, on aurait trouvé un engorgement considérable des vaisseaux pulmonaires, des impressions sur le cou, des ecchymoses, etc. Or, tout ceci n'a pas été rencontré ; donc on ne peut pas raisonnablement supposer qu'il ait été étranglé ou pendu (car les phénomènes sont les mêmes dans les deux cas).

En rédigeant cet article, je ne puis m'empêcher de blâmer les suggestions que fait un médecin au substitut du procureur du Roi. Courbon ne put-il pas, dit-il, être suffoqué par un mouchoir ou autre corps tenu long-tems sur la bouche et sur le nez ? Ce médecin n'ignorait pas, sans doute, qu'un homme de loi est trop étranger aux phénomènes de la vie, pour pouvoir apprécier les différences que l'on doit trouver dans tel ou tel genre de mort. Il devait bien savoir lui-même, que les caractères de l'apoplexie ne sont pas du tout semblables à ceux de la luxation, de la strangulation ou de la suffocation ; et, s'il eût fait attention au rapport de M. Thomas, il aurait vu qu'il n'y avait rien qui pût s'allier à l'idée de suffocation ou de strangulation.

Mais passons à la dernière supposition que l'on pourrait faire, c'est-à-dire, à celle relative à une suffocation produite par un corps maintenu sur la bouche et sur le nez.

L'état du cadavre de Courbon, les phénomènes qu'il a présentés, peuvent-ils, en quelque manière, être alliés à l'idée de suffocation ? Non, sans doute. Ce genre de mort entraîne, dans l'état des organes

intérieurs, des changemens si remarquables, qu'il est impossible de s'y méprendre. En effet, ici l'engorgement des vaisseaux du poumon est extrêmement remarquable; les cavités droites du cœur sont gorgées de sang; les vaisseaux arrosant les viscères abdominaux sont eux-mêmes distendus; les vaisseaux cérébraux sont le plus ordinairement engorgés; cependant ils ne le sont pas toujours, comme l'a démontré *Delue*:

« Dans l'asphyxie, dit *Belloc*, médecin légiste, on trouve les vaisseaux « cérébraux et pulmonaires engorgés de sang; la teinte générale est « livide, etc.; enfin on observe presque tous les phénomènes propres « à la strangulation (les locaux exceptés). »

Or, à l'autopsie de Courbon, on n'a remarqué aucun engorgement du poumon, du cœur ou des vaisseaux abdominaux; donc il n'est pas mort suffoqué.

Il me semble incontestablement prouvé, 1° que Courbon a succombé à l'apoplexie, à laquelle sa constitution et ses habitudes l'avaient prédisposé; 2° que la position du cadavre n'était pas inexplicable, et ne devait pas faire présumer un crime; 3° qu'il n'a éprouvé ni luxation, ni strangulation, ni suffocation; 4° que par conséquent il n'y a pas eu de délit, et qu'il n'y a pas de coupables.

Puissent les juges, sous les yeux desquels ce mémoire doit être placé, partager la conviction intime que j'ai, qu'il n'y a pas eu de délit, et rendre à leurs familles des malheureux, victimes d'une erreur judiciaire!

Fait par nous soussigné, Adolphe Richond, du Puy (Haute-Loire), sous-aide-major à l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg.

A Strasbourg, le 15 novembre 1820.

Signé A. RICHOND.

Vu pour la légalisation de la signature de M. Richond, chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire de Strasbourg. Le sous-intendant militaire, signé STOUHLIN.

Le professeur, soussigné, de médecine légale et des maladies épidémiques, à la faculté de médecine de Strasbourg, après avoir pris connaissance du Mémoire ci-dessus, en approuve en entier le contenu; et, après avoir examiné les procès-verbaux de MM. le juge de paix et le médecin, relatifs à l'état où ils ont trouvé le corps de Courbon, il estime

pareillement que celui-ci est mort apoplectique, et qu'il n'y a aucune raison pour recourir à une autre cause.

Strasbourg, le 19 novembre 1820.

Signé F. E. FODÉRE.

Vu à la mairie de la ville de Strasbourg, pour légalisation de la signature de M. E. Fodéré, apposée d'autre part.

A Strasbourg, le 20 novembre 1820. Signé FLACH, adjoint.

Vu pour légalisation de la signature de M. Flach, adjoint du maire de la ville de Strasbourg. A Strasbourg, le 20 novembre 1820. Pour le préfet, le secrétaire général délégué, signé VILDERMELT.

CONSULTATION de M. CAIZERGUES.

Le soussigné, professeur de médecine légale à la faculté de médecine de Montpellier, a pris une connaissance approfondie des diverses pièces précitées ; il a mûrement réfléchi sur toutes les circonstances qui ont précédé la mort de Courbon ; il a sur-tout pris en considération l'état et la position dans lesquels le cadavre a été trouvé ; il a lu avec la plus grande attention le Mémoire de M. Adolphe Richond ; il a analysé, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, tous les faits qui y sont exposés avec autant de méthode que de précision, ainsi que les motifs qui appuyent le jugement que M. Richond a émis sur le genre de mort du nommé Courbon.

D'après toutes ces considérations, le soussigné ESTIME :

Que des preuves multipliées autorisent à reconnaître que le nommé Courbon a succombé à une mort naturelle déterminée par une attaque d'apoplexie, occasionnée elle-même par un excès en liqueurs spiritueuses, et qu'il n'existe aucun indice qui puisse porter à attribuer cette mort à des violences extérieures.

Le soussigné se permettra d'ajouter aux preuves qu'on a déjà établies de l'apoplexie vineuse chez Courbon, celles qu'on peut tirer de l'état de contraction ou de rigidité qu'ont offert les membres du cadavre, qui conservait encore un reste de chaleur, d'après le procès-verbal de M. le juge de paix,

On lit dans ce procès-verbal, qu'on a tenté sans succès de donner au

696 700
 corps de Courbon *une position plus naturelle* (que celle qu'il avait dans sa chute); *que les membres étaient généralement roides*.....

Il est reconnu, en effet, que dans l'apoplexie qui est la suite de l'ivresse, les membres sont affectés d'un état de roideur convulsive. Ce symptôme, l'état convulsif, qui est propre à cette espèce d'apoplexie, est parfaitement décrit dans cet aphorisme du père de la médecine, qui dit :

Si quis ex ebrietate voce privetur, convulsus moritur.....

APH. V, sect. 5.

On sait que la perte de la voix, ou l'aphonie, est une expression synonyme d'apoplexie, dans les OEuvres d'Hippocrate.

On sait aussi, et une observation constante nous l'a appris, que les muscles conservent de la rigidité à la suite des morts subites et convulsives.

Voyez les *Epist. anat. med.* de Morgagny.

On peut donc assurer que la rigidité des membres, qu'on a observée dans le cadavre de Courbon, rigidité qui peut rendre raison de la situation singulière de ce corps, doit servir à corroborer les preuves de la mort par apoplexie vineuse, et à éloigner toute idée de luxation des vertèbres cervicales. Cette luxation, que l'on a supposée sans aucun indice qui pût en justifier le moindre soupçon, loin d'amener la rigidité et l'état de contraction des muscles, détermine nécessairement un état tout opposé dans ces organes, c'est-à-dire le relâchement et la paralysie.

Ce qu'on pourrait objecter de l'état d'érection de la verge, qu'on a remarqué chez les pendus et chez les individus qui ont reçu une lésion insolite et subite de la moelle épinière, ne saurait infirmer notre assertion, fondée sur l'expérience, puisqu'en même tems qu'il se manifeste un état spasmodique des organes génitaux chez les sujets qui éprouvent de fortes compressions ou autres lésions de la moelle de l'épine, il existe un relâchement paralytique des muscles et des autres parties situés au-dessous de l'endroit de la moelle épinière, qui reçoit la lésion.

Consultez, sur ce phénomène, *Marcellus Donatus*, Pechlin, Ruisch; Ramazzini, Pacchioni, Sam. Musgrave, etc.

Délibéré à Montpellier, le 15 février 1821.

CAIZERGUES.

CONSULTATIONS de MM. J. Aug. LUCAS
et C. C. H. MARC.

J. AUG. LUCAS, membre titulaire de l'académie royale de médecine, chevalier des Ordres de Saint-Michel et de la Légion d'honneur, premier médecin de S. A. R. MADAME, duchesse d'Angoulême, inspecteur des eaux de Vichy ;

Et C. C. H. MARC, membre titulaire de l'académie royale de médecine, médecin ordinaire de S. A. S. Monseigneur le duc d'ORLÉANS, membre du conseil de salubrité, directeur des secours aux noyés et asphyxiés, médecin juré-expert près la Cour royale du département de la Seine,

AVONS EXAMINÉ AVEC LA PLUS GRANDE ATTENTION, 1° Une copie du procès-verbal dressé, le 8 septembre 1817, par M. le juge de paix du canton de Montfaucon, département de la Haute-Loire, constatant l'état dans lequel on a trouvé le cadavre du nommé Courbon, que l'on a prétendu avoir été assassiné ;

2° Une copie du rapport du médecin qui a été chargé d'examiner le cadavre ;

3° Un dessin représentant l'attitude dans laquelle on a trouvé le cadavre de Courbon, dessin exécuté par ordre de l'autorité judiciaire ;

4° Une notice sur ce qui a suivi la condamnation des nommés Galland, Rispal et Tavernier ;

5° Enfin une copie d'un mémoire médico-légal, concernant cette affaire, rédigé par M. Richond, sous-aide-major à l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg, et approuvé par M. Fodéré, professeur de médecine légale à Strasbourg.

C'est sur ces matériaux, que M. Montellier, avoué-licencié près le tribunal de première instance séant au Puy, ancien défenseur à la Cour criminelle du département de la Haute-Loire, désire que les médecins soussignés fassent leur opinion, et déterminent,

1° Si la mort du nommé Courbon a été naturelle, ou s'il y a eu homicide ;

2° Quel a été le genre de mort du nommé Courbon ?

Les médecins soussignés se seraient livrés à une discussion détaillée et approfondie des faits de leur compétence, dont se compose cette

malheureuse affaire, si ce travail n'avait déjà été exécuté avec un véritable talent, et sur-tout avec beaucoup de clarté, par M. Richond. En effet, ils ne peuvent rien ajouter à ce qu'a dit ce jeune médecin, qui a épuisé les argumens les plus incontestables pour faire valoir son opinion; ils se borneront en conséquence à établir la leur d'une manière plus sommaire sur ces mêmes argumens, dont ils essaieront de faire ressortir les plus saillans.

La cause dont il s'agit leur présente, avant tout, une particularité dont les annales de notre jurisprudence criminelle n'offrent peut-être pas, jusqu'à ce jour, un second exemple : c'est l'absence de tout corps de délit.

Les causes criminelles où une accusation erronée d'homicide a été accueillie, et quelquefois même confirmée par les tribunaux, ne sont malheureusement pas rares; mais dans toutes les causes, l'opinion matérielle des juges était du moins constamment en harmonie avec les résultats de l'expertise médicale; et si des persécutions, si même des meurtres juridiques ont été commis, c'est à l'ignorance, à la légèreté, en un mot, aux erreurs des premiers experts qu'il faut les attribuer. Ainsi, pour nous en tenir à un seul des exemples rapportés par M. Richond, les enfans de Chassagneux, de Montbrison, n'eussent pas subi une première condamnation, si le chirurgien chargé de constater le genre de mort de leur père n'eût pas déclaré qu'il y avait eu mort violente.

Dans l'affaire qui nous occupe, tout le contraire a eu lieu. M. le docteur Thomas, seul homme de l'art qui ait examiné le cadavre d'une manière formelle, déclare non seulement qu'il n'a découvert aucune trace de violence extérieure, mais il indique en outre la véritable cause de la mort, qu'il regarde comme naturelle. Cependant, bien que, par cette déclaration, tout corps de délit soit exclu, deux pères de famille sont condamnés à la plus forte des peines afflictives et infamantes, après la peine capitale, et un troisième à une peine afflictive. Quelle monstruosité!.....

Jusque-là notre cœur seul a parlé, et la source de nos raisonnemens a été ce bon sens, apanage de tous les hommes doués d'un jugement sain. Nous nous sommes dit : Un premier expert, le seul qui ait examiné le cadavre, n'y a pas découvert de traces de mort violente; donc il n'y a pas de corps de délit; donc personne ne peut être accusé,

et encore moins convaincu d'avoir commis un crime dont il n'existe aucune trace physique.

Mais il nous reste maintenant à examiner, sous le rapport de l'art, si cette absence d'un corps de délit a été réellement établie par les faits observés et par les inductions que l'on a tirées de ces faits. Cet examen sera très-sommaire, et n'offrira principalement que les corollaires des travaux des hommes de l'art, qui, dans l'espèce, ont observé et prononcé avant nous.

Les phénomènes qui excluent toute supposition d'une violence extérieure et mortelle sur Courbon, sont essentiellement ceux-ci :

1° L'absence de toute trace de compression, de contusions ou de lésion quelconque à la surface du cadavre.

2° L'absence d'un désordre quelconque dans les vêtements du défunt ; il est en effet impossible qu'un homme doué sur-tout, tel que lui, d'une constitution athlétique, n'oppose pas à ses assassins une résistance quelconque, résistance dont toujours il se manifeste des vestiges par le désordre des vêtements. Cette résistance, quelque faible que soit l'individu, a constamment lieu, à moins que l'homicide ne s'opère par un moyen instantanément mortel, comme, par exemple, un coup de feu, un coup de poignard, un coup de massue, etc. ; mais, dans l'espèce, il n'a jamais été question de pareils moyens ; on a parlé, au contraire, de l'exécution du plus difficile de tous, de celui qui exige le plus de force et d'adresse étrangères, en même tems qu'il suppose le plus de résistance de la part de la victime : nous voulons parler de la luxation des vertèbres cervicales.

3° Un concours de phénomènes cadavériques, indiquant d'une manière non équivoque que Courbon est mort par l'effet d'une apoplexie ; ces phénomènes sont la lividité de la face, l'injection des vaisseaux de la tunique albuginée des deux yeux, le gonflement de la langue, l'engorgement des vaisseaux cérébraux.

4° L'absence de tout autre désordre intérieur auquel la mort aurait pu être attribuée.

5° Un ensemble de causes prédisposantes et occasionnelles propres à déterminer l'apoplexie.

Aux premières appartiennent la *constitution athlétique* du défunt, la largeur de ses épaules, le peu de longueur de son cou et la grosseur de sa tête.

Parmi les secondes il faut compter l'intempérance habituelle de Courbon, intempérance qui, il ne faut pas en douter, a été une des occasions principales de sa mort, puisque son estomac contenait une assez grande quantité de liqueurs fermentées, et qu'il y avait eu régurgitation de cette liqueur par la cavité buccale, et jusque sur les vêtements du défunt.

Une autre des occasions principales de la mort de Courbon a été la position dans laquelle on a trouvé son corps. Cette circonstance est digne d'une attention d'autant plus grande, qu'elle paraît avoir donné lieu à des inductions funestes aux malheureux condamnés, bien qu'elle concorde parfaitement avec la totalité des faits qui établissent que Courbon a succombé à une attaque d'apoplexie.

Cette position effectivement était telle, qu'elle devait augmenter les obstacles au retour du sang de la tête, puisque celle-ci était plus basse que le reste du corps; que le poids de ce dernier portait sur le cou, et que la tête était courbée sur la poitrine.

Si maintenant nous nous enquérons des causes qui ont pu déterminer l'attitude dans laquelle a été trouvé Courbon, il faut d'abord en exclure toute supposition qui tendrait à établir que cette attitude lui aurait été donnée après la mort. M. Richond en a trop bien exposé la raison, pour qu'il soit nécessaire de nous arrêter plus long-tems sur ce point.

Mais si, au contraire, on compare cette position avec celle que l'on est à même d'observer tous les jours sur des individus qui, dans un état d'ivresse complète, ont le malheur de faire une chute, on s'explique parfaitement, et de la manière la plus naturelle, la situation dans laquelle a été trouvé le cadavre de Courbon.

Lorsqu'en effet un individu ivre tombe la face contre terre, il cherche à se relever, et on le voit alors (qu'on nous passe cette expression triviale, mais pittoresque), marcher à quatre pattes, à reculons, et faire des efforts pour soulever son tronc et sa tête. Si l'ivresse est complète, il arrive alors que, ses efforts devenant vains, l'ivrogne fait de sa tête un point d'appui, tandis que les muscles des lombes et des extrémités inférieures agissent seuls, de sorte que le corps entier forme un angle plus ou moins aigu, dont le bassin est le sommet, et dont la tête et les genoux, ou bien les pieds, sont les extrémités inférieures des côtés. Si dans cette posture, qui nécessairement doit augmenter l'afflux du sang vers le cerveau, il survient une apoplexie foudroyante,

701
10-

le corps peut rester dans la posture où la mort l'a surpris (1). C'est bien certainement ce qui est arrivé à Courbon, soit que, tombé accidentellement, et la tête en avant dans le fossé, il ait tenté sans succès de se relever, soit que, descendu dans une intention quelconque dans le fossé, il y ait fait une chute. D'ailleurs, en consultant le dessin joint aux pièces, ainsi que le procès-verbal du juge de paix, on trouve que la nature du sol a dû favoriser cette posture; il était mourant, et la partie supérieure et postérieure de la tête s'enfonçant un peu, et portant, ainsi que le cou, sur une des parois du fossé, cette circonstance a dû rendre le point d'appui plus fixe, et en augmenter la solidité.

Dans les pièces qui nous ont été soumises, nous trouvons qu'il a été supposé qu'une luxation des vertèbres cervicales avait eu lieu. Il paraît même, d'après un passage du Mémoire de M. Richond, que c'est principalement sur cette supposition que la condamnation a été basée.

Mais, outre que le rapport du médecin qui a examiné le cadavre ne fait aucune mention d'une luxation pareille, eût-elle même existé, il faudrait encore ne la considérer que comme un effet de la chute; car elle n'eût pu être effectuée par des mains homicides, chez un sujet aussi robuste que Courbon, sans laisser des traces de résistance de la part de la victime, et d'efforts violens de la part de ses meurtriers.

Toutefois, l'état dans lequel a été trouvé le cadavre de Courbon établit incontestablement qu'il n'y a eu de luxation sur aucun point de la colonne vertébrale. Si, en effet, ce genre de lésion avait eu lieu, la paralysie générale qui s'en serait suivie eût déterminé instantanément un affaissement de tout le corps, qui n'eût pu alors conserver la position dans laquelle il a été découvert; et le ballotement des membres, de la tête sur-tout, eût été d'autant plus sensible, lorsqu'on a relevé le cadavre, qu'il conservait encore de la chaleur. Cette vérité est tellement démontrée par les faits, et entr'autres par les recherches du célèbre Louis (Mémoire sur une question de jurisprudence, etc., 1763), qu'elle seule suffit pour nous dispenser d'insister

(1) Les exemples de ce genre, après des apoplexies foudroyantes, ne sont pas très-rare. Nous citerons entr'autres celui d'un vieillard qui, étant au spectacle avec sa famille, avait appuyé son front sur ses mains croisées, et ses coudes sur le bord de la loge. On crut qu'il s'était endormi; mais après la fin de la représentation, et lorsqu'il s'agit de s'en aller, on s'aperçut qu'il avait cessé d'exister.

plus longuement sur l'examen d'un point que M. Richond a d'ailleurs discuté de la manière la plus satisfaisante.

Nous ne nous arrêterons pas à examiner si Courbon a pu périr par suffocation ou par strangulation ; rien, dans les pièces qui nous ont été soumises, n'en établit même le plus léger indice. Au reste, M. Richond, qui a surabondamment posé ces questions, les a résolues négativement par des argumens irrésistibles, et auxquels nous ne pourrions rien ajouter.

Ainsi, tout bien considéré, les médecins soussignés concluent de la manière la plus positive, et avec une certitude mathématique,

1° Que la mort de Courbon a été naturelle, c'est-à-dire qu'elle n'a pas été le résultat de violences quelconques exercées, par des mains étrangères, sur sa personne ;

2° Que la mort de Courbon est uniquement due à une attaque d'apoplexie, laquelle attaque a été probablement foudroyante, et provoquée, d'une part, par une disposition naturelle de son organisation, et, d'une autre part, par un état d'ivresse, ainsi que par la position de son corps, position qui a été une suite de la chute déterminée par ledit état d'ivresse.

Paris, le 13 mars 1821.

Signé MARC.

Aug. LUCAS.

LETTRE de M. Richond à M. Montellier.

MONSIEUR,

EN même tems que les diverses pièces que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, j'ai reçu une note contenant quelques réflexions relatives à la position de Courbon. Vous me demandez la solution d'une question que vous craignez qu'on vous adresse, qu'on vous a déjà faite, et qui est celle-ci : Savoir si Courbon, homicidé, aurait pu recevoir de la main de ses assassins, et conserver la position dans laquelle on l'a trouvé. Je croyais avoir suffisamment démontré, par mon Mémoire, que nulle autre cause que l'apoplexie n'avait pu mettre fin à l'existence de Courbon; et, en supposant successivement les derniers genres de mort violente auxquels il pouvait avoir succombé, j'ai fait voir que des phénomènes, autres que ceux qu'on a trouvés, eussent été observés dans ces cas. A l'article assez long relatif à la position de Courbon, je croyais avoir prouvé que la luxation des vertèbres cervicales, en paralysant les muscles de presque toutes les parties, aurait dû s'opposer à cet état de roideur qu'on observa, et lequel était incompatible avec l'existence d'une luxation : je croyais donc avoir prévu toutes les objections. D'ailleurs, après la lecture attentive des mémoires, par lesquels la mort naturelle de Courbon est démontrée mathématiquement, je ne conçois pas qu'on puisse présenter de pareilles objections, qui tendraient à remettre en question le point généralement adopté. Que nous importe, en effet, qu'un cadavre pût ou non prendre la position qu'avait Courbon? Quelle induction pourrait-on tirer de cette concession? Pourrait-on en conclure qu'il y a eu homicide? Une supposition gratuite, vide de sens, pourrait-elle contrebalancer, dans l'esprit des juges, les preuves si nombreuses qui constatent la vérité? Puisque le jugement inique, qui a ravi à trois pères de famille les biens les plus précieux, l'honneur et la liberté, a été porté sans preuves, sans corps de délit; puisqu'au mépris de l'avis du médecin-expert et des autres consultants, l'idée d'un crime n'a pu être détruite; qu'elle a résisté, dans l'esprit des hommes prévenus, à toutes les preuves les plus convaincantes, il ne serait pas impossible que

706-307

l'erreur trouvât aujourd'hui des prosélites; que le bon sens et l'équité fussent foulés aux pieds, et qu'au mépris de tout ce qui est sacré, l'injustice prévalût. *La prévention tient, en effet, le premier rang parmi les faiblesses humaines; et, comme le dit M. Chomel, la vérité n'a plus de charmes pour celui à qui l'erreur a su plaire.*

Mais quel puissant motif pourrait porter à employer toutes les ressources de la chicane, et à ne vouloir apercevoir la vérité, que quand on sera ébloui par son flambeau?

• Serait-ce pour assurer la perte des malheureuses victimes de l'oppression? Pour s'être trompé, croirait-on devoir défendre l'erreur? Pour avoir été trompé, faudrait-il devenir coupable? Non; j'écarte loin de moi ces idées affligeantes; je me plais à croire que les juges, commis à l'examen de l'affaire à laquelle je m'intéresse si vivement, seront équitables, ennemis de l'oppression, et qu'ils se rappelleront qu'interprètes de la loi, ils ne doivent user du glaive vengeur, que quand ils ont pesé avec soin toutes les preuves; quand, après avoir examiné scrupuleusement les faits, ils ont acquis une certitude mathématique; et sur-tout qu'ils sauront se prémunir de cet esprit de prévention, qui fait qu'on considère presque toujours coupable celui qui n'est encore qu'accusé.

Sous le coupable effort d'une noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.

Dit Despréaux. Osons espérer que nous n'aurons pas d'application à faire de ces vers, et que bientôt une réhabilitation entière permettra aux malheureux accusés de goûter le repos et le bonheur.

Mais dans une affaire si importante, qui doit si vivement intéresser les amis de l'humanité, on serait coupable, je crois, de négliger un seul des nombreux moyens propres à faire ressortir la vérité, à détruire le prestige de l'erreur, et à briser le prisme de la prévention.

C'est pour cela que, quoique les preuves que j'ai déjà données ailleurs me paraissent assez fortes pour établir la non culpabilité des accusés, je crois devoir aborder la question relative à la position, et tâcher de démontrer que, dans aucun cas, elle ne peut être alliée à l'idée d'un homicide.

La question se réduit, je crois, à celle-ci :

Courbon, assassiné, aurait-il pu recevoir des mains de ses assassins, et conserver la position dans laquelle il a été trouvé ?

Je réponds par la négative. Je crois entièrement impossible qu'un cadavre puisse conserver une position semblable, hors les cas analogues à ceux de Courbon ; c'est-à-dire que cette position ne peut pas être conservée, après avoir été donnée après la mort, si tant il est vrai qu'on eût pu la donner. L'observation de ce qui se passe sur les cadavres suffira pour convaincre de la vérité de ma proposition.

Après la mort, c'est-à-dire après l'extinction de cette propriété, en vertu de laquelle le corps qui en jouissait était soustrait à l'empire absolu des lois physiques ordinaires, le corps humain partage les attributs des autres corps, et rentre sous l'empire des lois physiques.

En outre, après la mort, il se développe de la roideur, laquelle présente cela de particulier et de différentiel, qu'une fois détruite, elle ne reparait plus. Ce phénomène paraît à des époques variables, suivant le genre de mort, l'âge, la constitution du sujet, l'état atmosphérique, la disparition plus ou moins rapide de la chaleur. Quelques professeurs, et entr'autres MM. Louis et Fodéré, admettent que la rigidité cadavérique commence à se développer immédiatement après la mort, malgré l'existence de la chaleur ; mais en lisant attentivement divers autres passages de l'excellent Traité de ce dernier professeur, on voit qu'il admet que ce phénomène est susceptible de beaucoup de variations, et qu'il est subordonné aux circonstances dont j'ai déjà parlé. On peut opposer à l'opinion exclusive de Louis, celle du nouveau professeur de médecine légale de Paris, M. Orfila, qui, dans les cours publics, enseigne que la rigidité cadavérique ne commence jamais à paraître qu'après la cessation de la chaleur, à moins qu'elle ne soit le résultat immédiat de la mort, et qu'elle n'ait paru avec elle, comme dans quelques apoplexies, catalepsies, etc. Je pourrais rappeler l'avis du célèbre Bichat, qui prétend, dans quelques circonstances, n'avoir pas vu se développer ce phénomène, et celui de l'illustre physiologiste Haller, qui, dans son xxx^e livre, *De Morte*, s'exprime de la manière suivante : *Sæpè antè rigorem mors perfecta est ; et in proprio vidi puero nullum esse rigorem cum tertio post mortem die sepeliretur*. Mais on doit, je

crois, rejeter toute opinion exclusive ; et l'examen d'un grand nombre de cadavres m'a permis d'observer que l'invasion de la roideur varie beaucoup ; qu'elle se manifeste à des époques différentes chez des sujets de même constitution , et placés dans les mêmes circonstances ; mais que , dans presque tous les cas, la chaleur et la roideur étaient en raison inverse l'une de l'autre ; qu'ainsi la roideur augmentait à mesure que la chaleur diminuait. Mais ce que je dis ici n'est relatif qu'aux sujets morts de maladies plus ou moins longues ; car la cause de mort subite fait varier ce phénomène ; et c'est sur ce point que tous les auteurs sont d'accord. M. Fodéré dit que souvent on voit des sujets morts d'hémorragies, de vomiques, présenter instantanément une roideur extrême, et conserver la position qu'ils occupaient dans des chaises, etc. Morgagny, dans son ouvrage *De sed. et caus. Morb.*, présente beaucoup de faits semblables ; et MM. Marc et Lucas en ont cité un exemple dans leur *Mémoire*. Hippocrate dit qu'après les apoplexies, et sur-tout celles qui succèdent à l'ivresse, il existe souvent un état de contraction spasmodique des membres, et l'observation journalière vient appuyer ces faits. Ainsi, on observe cette roideur spontanée chez les cataleptiques, chez les asphixiés ; mais, comme je viens de le dire, elle est instantanée, paraît aussitôt après la mort, et ne doit pas être considérée comme un phénomène cadavérique : elle est en effet le résultat d'une dernière et forte contraction des muscles, laquelle se prolonge et se confond plus tard avec la véritable roideur cadavérique ; c'est dans ce cas, ainsi que dans le tétanos, que pourrait être admise l'opinion de feu M. Nysten, qui prétendait que la roideur cadavérique était le résultat d'une action vitale.

Mais quand la mort a été le résultat d'une cause qui a agi en portant atteinte au principe de la contractilité musculaire, telle que la luxation des vertèbres, la commotion, etc., les muscles restent beaucoup plus long-tems à devenir roides, et ne le restent que peu de tems. Les membres deviennent mous et flasques au moment de la mort, comme l'a observé Louis, sur les suppliciés par la corde, qui succombaient presque toujours à une luxation des vertèbres, quand ils étaient exécutés par le bourreau de Paris.

Dans les asphixies qui ne sont pas suivies de roideur spontanée, la chaleur restant assez forte pendant long-tems, il en résulte que la

roideur cadavérique ne doit se manifester aussi que très-tard ; et c'est ce que l'observation démontre.....

Or, faisons l'application de ces faits à l'examen de la position du corps de Courbon.

En supposant qu'il a été assassiné (chose que j'ai démontrée impossible), il faudrait admettre qu'il a succombé à la luxation des vertèbres, ou à l'asphixie par suffocation.

Or, dans ces deux cas, la roideur cadavérique n'aurait dû se montrer que très-tard ; et, à l'époque à laquelle on trouva le cadavre de Courbon, elle n'aurait pas pu être complète, puisqu'il était encore chaud. Il aurait donc été absolument impossible aux assassins de faire conserver à Courbon la position que sa flexibilité pouvait permettre de donner. On a vu, en effet, quelle était cette position : elle est des plus forcées ; le poids du corps repose sur la nuque, tandis que le bassin, les extrémités inférieures sont soutenues par l'extrémité d'un pied fortement tendu et un genou. Or, cette position exigeait de fortes contractions, et le *consensus* d'action de presque tous les muscles pouvait seule la faire conserver. Un cadavre flexible, obéissant à la pesanteur, ne pouvait donc pas être placé de la sorte et y rester ; l'affaissement du corps vers le sol se serait infailliblement opéré, et la chute se fût opérée en avant ou sur les côtés. Tout le monde a sans doute éprouvé ce fourmillement et cette pesanteur dans la jambe, après la compression des nerfs qui s'y distribuent. Si, dans cette circonstance, on veut prendre un point d'appui sur ce membre, il fléchit, ne peut soutenir le poids du corps ; et la chute s'opérerait, si le centre de gravité n'était aussitôt transporté sur l'autre membre.

Or, ici il n'existe qu'une paralysie momentanée et partielle des muscles de la jambe ; et combien plus marqué doit être cet affaissement, quand, par la mort, toutes les puissances musculaires sont privées de la contractilité !

D'ailleurs, pour pouvoir supposer la conservation de cette position, il faudrait admettre dans le cadavre des manières d'être qui se détruisent et sont opposées l'une à l'autre ; il faudrait qu'il existât en même temps flexibilité et roideur ; flexibilité, pour pouvoir trousseur ainsi le cadavre ; roideur, pour que la position donnée pût être conservée. Or, nous savons déjà qu'une fois la roideur détruite par les efforts qu'on a faits, et

les tractions exercées sur les membres, elle ne repaît plus. Il est donc impossible, en supposant flexibilité ou roideur du cadavre, que la position eût pu être donnée et conservée. D'ailleurs, si le cadavre n'avait été placé, dans cette position déclive, qu'après un assassinat, on n'aurait pas dû trouver cette lividité de la face, cette injection des yeux, ce gonflement de la langue, qui attestent que la mort s'est effectuée dans cette position.

Veut-on admettre, malgré toute l'absurdité d'une semblable supposition, que les assassins, après avoir placé le cadavre dans le fossé, l'aient maintenu en équilibre et dans la position observée, jusqu'à ce que la roideur survenant l'ait ainsi fixé. Mais, comme nous l'avons dit, en admettant l'homicide, la roideur aurait dû se manifester plus tard; et peut-on raisonnablement admettre que des assassins aient resté pendant aussi long-tems près de leur victime, froids observateurs des phénomènes cadavériques? Peut-on penser que des paysans, étrangers à toutes les connaissances médicales, aient pu présumer que la position donnée à Courbon ferait naître l'idée d'apoplexie, et écarterait celle de meurtre? Au mépris des dangers qu'ils couraient, auraient-ils été transporter avec effort le cadavre, précisément contre une habitation, dans un fossé attenant à une grange, dans laquelle étaient couchées plusieurs personnes? Pendant le transport, les vêtemens, la coiffure n'auraient-ils pas été dérangés? L'idée de chercher à déguiser un crime par un moyen si difficile, aurait supposé une préméditation. Or, la préméditation a été éloignée dans le jugement, et on a pensé qu'il n'y avait eu que meurtre: c'eût donc été par inspiration, qu'ils se seraient avisés d'un procédé semblable! Le bon sens ne devait-il pas au contraire leur faire sentir, que plus la position serait bizarre et extraordinaire, plutôt elle devrait éveiller l'attention des magistrats. S'ils avaient été aussi rusés qu'il faudrait l'admettre, ils auraient tout simplement étendu le cadavre sur la voie publique, ou bien ils l'auraient pendu, pour faire naître l'idée d'un suicide. Mais, pour adopter toutes ces suppositions, il faudrait admettre un sang-froid qui est incompatible avec l'idée d'un meurtre! un raffinement dans le crime, qu'on ne pouvait pas trouver chez des paysans qui, jusqu'alors, avaient joui de la considération publique! Et puisque, par suite du genre de mort qu'ils auraient donné, il ne restait pas de traces de leur crime, d'indices extérieurs, ils auraient dû

709 01-

être tranquilles, ignorant qu'un médecin habile doit interroger les restes inanimés de la victime, faire parler ses organes, et lire, dans leur altération, l'accusation, l'arrêt des coupables!

Toutes ces preuves morales sont bien suffisantes, je crois, pour dissiper toute incertitude et détruire l'objection; mais en supposant encore (car je ne raisonne toujours que sur des suppositions) que les assassins soient restés près de leur victime, aient eu le courage et la patience d'attendre, croit-on que la position eût été conservée? Non, sans doute; car à mesure que la roideur se manifesterait, l'état des parties devrait changer, l'équilibre serait détruit, et le corps obéirait sans cesse à la pesanteur. Il aurait fallu, pour pouvoir conserver la position, soutenir pendant plusieurs heures le cadavre, ne pas l'abandonner d'un moment, pour remédier aux effets de la roideur; et il eût fallu attendre jusqu'à ce que celle-ci eût été complète; cela n'a pas eu lieu; car la roideur augmente jusqu'à la disparition de la chaleur, et il est certain qu'ici elle était conservée. Il n'est donc rien, rien du tout, qui puisse faire croire à un homicide; tous les faits sont opposés à cette idée, tandis que tous se rattachent naturellement à l'apoplexie, et la démontrent clairement. Nous avons vu, en effet, que dans les apoplexies, les catalepsies, il arrive quelquefois une roideur spasmodique plus prononcée que celle qui ne se développe que plus tard; qu'elle est instantanée; qu'elle peut rendre raison de toutes les positions bizarres affectées par les cadavres; qu'elle peut coïncider avec la chaleur; d'autre part, j'ai démontré que tout ce qui était propre à la faire admettre avait été trouvé, et rien autre que cela. Il doit donc rester bien démontré que Courbon a succombé à une mort naturelle, et qu'en conséquence il n'y avait pas lieu à une accusation, encore moins à une condamnation.

Je crois inutile de m'appesantir davantage sur ces faits de roideur; et il me semble qu'il n'est aucun moyen raisonnable de réfuter les nombreuses preuves de la mort naturelle de Courbon: par conséquent je bornerai là mes réflexions. Vous voyez, Monsieur, qu'elles sont absolument les mêmes que celles dont vous me faisiez part. Nous ne différons que sur quelques points théoriques, et j'aurais pu me dispenser de vous adresser ces lignes, dans lesquelles vous ne pouvez puiser aucun argument bien puissant.

J'espère recevoir avant peu la nouvelle de l'entière réhabilitation de

ces malheureux accusés, et j'attends ce jour comme devant être un des plus beaux de ma vie.

Veillez, Monsieur, agréer l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai bien l'honneur d'être,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

A. RICHOND,

Sous-aide à l'hôpital militaire de Strasbourg.

Strasbourg, 3 mai 1821.

Le professeur, soussigné, ayant pris connaissance de ce nouveau Mémoire, relatif à la position qu'avait conservée le corps de Courbon, déclare être entièrement du même avis, et en approuver le contenu dans sa totalité.

Strasbourg, le 4 mai 1821.

Signé FODÉRE.

C'est par erreur, que le rapport suivant a été imprimé à la fin des pièces justificatives.
Le lecteur remarquera facilement la place que cet acte devait occuper dans le recueil, en suivant l'ordre chronologique.
(Note de l'imprimeur).

711. 367

*RAPPORT de Messieurs Darles et Debrye, médecins
à Yssingeaux.*

Nous, soussignés, François-Paul Césaire Darles, médecin de l'hospice et des prisons de la ville d'Yssingeaux, et Laurent-Marie Debrye, aussi médecin de cette ville, d'après l'invitation qui nous a été faite par M. Puray, substitut du procureur du Roi près le tribunal de cette ville, à l'effet d'émettre notre opinion sur la question de savoir si la situation dans laquelle a été trouvé le cadavre de Jean Courbon, du lieu du Mazet, commune de Dunières, arrondissement d'Yssingeaux, résulte nécessairement de violence extérieure, ou si elle est plutôt l'effet naturel d'un accident, laquelle invitation est contenue dans un Mémoire à consulter, signé de M. le substitut, et accompagné de pièces à l'appui,

Déclarons qu'après avoir pris connaissance de ce Mémoire et des pièces, qui consistent principalement dans le procès-verbal du juge de paix, le rapport du médecin, l'extrait d'une lettre du même juge de paix, les dépositions de divers témoins, etc., il nous paraît constant, en fait, que Jean Courbon, âgé de trente-cinq à trente-six ans, homme d'une haute et large stature, ayant la figure livide, le cou court, la tête grosse, et l'habitude de s'enivrer, a été trouvé sans vie, dans la matinée du 8 septembre 1817, dans une fosse placée derrière la maison de Jacques Massardier, aubergiste à Dunières (cette fosse, de quatre à cinq pieds quarrés en tout sens, sur deux pieds et demi de profondeur, était attenante à la maison, et placée tout près de la porte de la grange, à droite); que dans cette fosse, où étaient quatre ou cinq excréments humains non écrasés, se trouvait aussi de la paille peu froissée; que cet endroit communiquait à la rue principale de Dunières et à une auberge, par un sentier très-usité, et était aussi accessible à tout venant; que Jean Courbon, qui, la veille, était ivre, ou à peu près, était placé dans cette fosse, lorsqu'on l'y a trouvé le dos en l'air, et suspendu ou porté uniquement sur la nuque (la tête étant totalement repliée), sur la pointe du pied gauche, qui était tendu, et sur la pointe du pied droit, et du genou droit, sur lequel était aussi appuyée sa main droite; que le chapeau dudit Courbon était placé sur ses épaules; que ses habits

n'étaient nullement dérangés; que l'autopsie cadavérique, faite par M. Thomas, officier de santé, n'a présenté aucune violence extérieure, ni aucune contusion à la tête; que les vaisseaux qui fournissent du sang au cerveau étaient entièrement engorgés, la langue très-volumineuse, les yeux très-rouges, et les vaisseaux de la sclérotique injectés; qu'il sortait de la bouche des liqueurs fermentées, qui regorgeaient de l'estomac; que le viscère ayant été mis à découvert, ainsi que ceux de l'abdomen, étaient tous parfaitement sains; que l'estomac contenait, dans son intérieur, des liqueurs fermentées; que, d'après des témoins, contre l'opinion de M. Thomas, médecin, la tête était très-mobile, mouvante comme une boule sur un bâton; et qu'enfin, suivant ces témoins, le cou présentait des taches ou ecchymoses.

D'après tous ces faits, et un pareil état de choses,

Nous déclarons que la mort de Jean Courbon a pu être l'effet de la congestion du sang au cerveau, remarquée de l'officier de santé, dans l'autopsie cadavérique, soit que cette congestion résulte, comme le prétend M. Thomas, d'une attaque d'apoplexie, soit que, effet purement physique, elle résulte des lois de la pesanteur, et dérive de la position de l'individu, qui, ayant la tête plus basse que le corps, et placée sur la poitrine, a dû succomber à l'accumulation du sang au cerveau, dont la circulation était moins gênée dans les artères carotides, que dans la veine jugulaire, qui participent davantage à la courbure de la tête et aux plis de la peau, à cause de leur position superficielle; et cette dernière hypothèse nous paraît plus probable qu'une attaque d'apoplexie, qui, étant une fonction malade, n'arrive que par cas fortuit, et nécessite un concours de circonstances propres à sa manifestation.

Nous déclarons également que la position extraordinaire de cet individu s'explique très-facilement par la luxation des vertèbres cervicales, luxation dont les dépositions de quelques témoins nous donnent une idée, lorsqu'ils rapportent que la tête était très-mobile sur les épaules. Les vertèbres n'ont pas pu se luxer sans occasionner des tiraillemens subits dans la moelle épinière, tiraillemens qui, à leur tour, ont produit instantanément la contraction tétanique de l'individu (dont l'effet a été la position extraordinaire du sujet); et déterminé sa mort, en permettant en même temps l'afflux du sang au cerveau.

7/5 1917

Boyer admet la possibilité de la luxation complète des vertèbres cervicales, lorsqu'en citant l'exemple de luxation incomplète des vertèbres cervicales, dont l'une eut lieu sur un enfant qui faisait des culbutes sur un lit, il ajoute que ces sortes de luxations, dont on n'a pas d'exemple, sont très-possibles, et qu'il doit exister des tiraillemens dans la moëlle épinière (Voyez le Traité des maladies chirurgicales, 2^e édition, 1818, page 117.).

Jean Courbon se sera luxé la vertèbre cervicale en tombant dans la fosse, ou plutôt en cherchant à se relever. Sa position, comme celle de tous les ivrognes, devant être celle d'un homme qui se place pour faire une culbute, il sera tombé, par la lassitude des efforts qu'il aura faits pour se relever, de tout son poids sur la tête; et celle-ci se trouvant engagée sous la poitrine, alors rien n'empêche, ou plutôt tout fait présumer que Courbon se sera luxé les vertèbres. On sait que l'apophyse oblique des vertèbres cervicales a une position horizontale, et que la courbure de la tête permet aisément leur luxation. D'ailleurs il est, comme le dit Fodéré (édition de 1813, vol. 3, nos 641 et 642) certaines positions organiques (et celles-là peuvent être supposées chez Jean Courbon, que nous avons connu, et qui avait les fibres lâches et le corps usé par le vin), où les ligamens sont tellement relâchés, que le moindre effort peut les rompre.

On peut prétendre que des assassins ont pu placer un cadavre, devenu roide, dans la position où on a trouvé Courbon; mais, outre qu'il faut supposer cette luxation, comme nous venons de le faire, on ne peut, sans cette supposition, expliquer la mort de Courbon par la congestion du sang au cerveau, si on avait seulement tordu le cou à Courbon, à moins qu'il n'y eût en même temps étranglement; mais alors les signes extérieurs de l'étranglement auraient été évidens; car on ne doit pas prendre pour signe de violence extérieure, quelques taches ou ecchymoses reconnues par quelques témoins, mais par d'autres qui, appréciés à leur juste valeur, indiquent, par cela seul, qu'elles n'ont pas été aperçues par certaines personnes; qu'elles ne devaient pas être très-prononcées, et qu'elles peuvent, en les adoptant, être regardées comme l'effet de la luxation des vertèbres.

Outre que ceux qui auraient fait subir une mort violente à Jean Courbon pouvaient trouver un lieu mieux choisi que cette fosse, pour éviter d'être aperçus, et des positions plus convenables, pour faire sup-

poser une mort naturelle, comment auraient-ils pu déposer le cadavre dans cette fosse, et l'y arranger dans la position extraordinaire et tétanique où on l'a trouvé, sans écraser les excréments qui étaient au fond, et sans froisser la paille ?

D'après toutes les considérations que nous venons d'exposer, et la discussion dans laquelle nous sommes entrés, nous déclarons, en répondant à la question unique, quoique double, qu'a posée M. le substitut, à la fin de son Mémoire à consulter, et qui est conçue en ces termes :

« La mort de Jean Courbon et sa position extraordinaire dans la fosse de Massardier ne peuvent-elles être expliquées que par le fait d'un crime ?

« Ou bien, ne pourrait-on pas plutôt trouver la cause de cette mort et de cette position dans un accident naturel, provenant de la chute de Courbon dans la fosse, et de ses efforts à se relever, sa tête appuyant à terre, comme font les ivrognes ? »

Nous déclarons, disons-nous, que la mort de Jean Courbon et sa position extraordinaire dans la fosse de Jacques Massardier, peuvent et doivent s'expliquer par tout autre fait que celui d'un crime,

Et qu'il est plus probable que Jean Courbon a péri par congestion du sang au cerveau, résultant de l'ivresse et de sa position, et peut-être aussi en même tems par luxation des vertèbres cervicales, produite par sa chute ou ses efforts à se relever (luxation qui explique très-bien la contraction tétanique de l'individu, dont l'effet instantané aura été, entr'autres, la roideur de la jambe gauche et la main sur la cuisse), que par le fait de violence exercée sur sa personne ;

Et enfin nous pensons qu'au lieu de se livrer à des suppositions, et à des hypothèses, on doit plutôt s'arrêter aux signes qui indiquent, d'une manière si évidente, la mort naturelle de Jean Courbon.

Fait à Yssingéaux, le 11 juillet 1820.

Signé DARLES.

DEBRYE.

A RIOM,

CHEZ J.-C. SALLES, IMPRIMEUR DE LA COUR ROYALE ET DU BARREAU.